

qu'après avoir averti les passagers au moins quatre heures à l'avance.

Il est 2 $\frac{1}{2}$ heures lorsque nous quittons Zanzibar, et à 5 $\frac{1}{2}$ heures, nous arrivons à Bagamoyo. Pas moyen d'aller à terre aujourd'hui. Belle avance de nous faire tant presser. Nous passerons donc encore une dernière nuit en mer.

Mercredi, 10 juin. — Nous avons quitté le navire à deux heures, après que tous nos bagages ont été débarqués. Nous sommes allés ensuite à la mission du Saint-Esprit, où nous avons été très bien reçus et où nous avons logé.

Jeudi, 11 juin. — J'ai passé la journée aujourd'hui à faire déposer tous les bagages à la douane et à les faire transporter dans une grande remise. Ce sont les nègres qui font cette besogne, et il faut les faire marcher à la baguette. Ces malheureux, pour transporter des caisses de 30 kg. sur un parcours de 25 minutes, ne reçoivent que 4 pesas, c'est-à-dire 12 centimes. Est-ce croyable ? C'est autrement meilleur marché qu'en Europe, n'est-ce pas ? Il est vrai que ces portefaix sont très nombreux ; on en trouve autant qu'on en désire.

Nous avons encore logé à la mission, qui possède un immense jardin, où nous pouvons nous promener agréablement. Nous sommes fatigués de manger des oranges, tant elles sont communes ici.

Vendredi, 12 juin, et jours suivants. — Ayant avec nous 100 fusils, il a fallu les déballer, les remonter et les faire nettoyer par des soldats à notre service. Comme nous ne partirons qu'au commencement de juillet, nous serons installés sur la grande place de Bagamoyo, ville qui compte 30,000 habitants. Nous louons le premier étage d'une maison appartenant à Sewa-Adji, lequel doit nous fournir les soldats et les porteurs de notre caravane. Nous sommes très bien logés : nous avons une grande chambre à coucher pour trois, nous y avons placé chacun notre lit de campagne, qui est excellent, et une moustiquaire pour nous préserver des moustiques, sorte de cousins dont la piqûre est douloureuse.

Je suis allé à la chasse et j'ai été assez adroit pour tuer cinq tourterelles.

Le capitaine Jacques est content de mon bon appétit et de ma bonne humeur. Nous avons la vie facile. Nous avons à notre service chacun un petit domestique ou *groom*, nègre de 16 à 18 ans, très fort et dévoué, qui nous accompagne quand nous sortons, qui nous sert à table, qui remet notre lit et arrange la chambre à coucher, qui bourre notre pipe et allume l'allumette. Enfin, nous sommes comme des princes. Les noirs se font un honneur de servir les blancs.

Nous avons deux cuisiniers et un bon interprète, car la langue que l'on parle est le *kismahili*. Cette langue n'est pas la même que dans l'État indépendant du Congo, mais, en causant, on apprend facilement les langues indigènes. Nous parlons avec nos *grooms*, qui nous suivront jusqu'au Tanganika. A l'occasion, ils porteront notre fusil et nos cartouches, ce qui nous débarrassera d'un grand poids, surtout par les chaleurs tropicales. Les étapes ne seront ni trop exagérées ni trop fatigantes. La première sera de 2 h. $\frac{1}{2}$, la seconde de 4 heures, la troisième de 5 h. $\frac{1}{2}$, et ainsi de suite. Il en est peu qui atteindront 8 ou 10 lieues. Du reste, nous aurons un âne avec nous, et lorsque nous serons fatigués, nous grimperons dessus.

Le trajet comprend trois parties :

De Bagamoyo à Tabora.

De Tabora à Karéma.

De Karéma à Mpala.

Je vous ferai connaître plus tard les localités par où nous serons passés, car pour le moment je les ignore moi-même.

Lorsque vous recevrez cette lettre, je serai déjà en route, attendu que nous quitterons probablement Bagamoyo le 2 juillet. La malle qui vous portera ma lettre part le 25 juin. Depuis Aden, je n'ai plus eu l'occasion d'écrire, par suite du manque de notes et de timbres. J'écrirai encore en quittant Bagamoyo. J'oubliais de dire que *je n'ai pas eu du tout le mal de mer*, ni de fièvre, ni aucune indisposition, ce qui est de bon augure. Il est



Route de Suez à Aden et Zanzibar.

vrai que je mange bien. Nous avons une cuisine tout européenne, et, comme boisson, du vin mélangé d'eau.

Nous avons même mangé de la salade que nous avons eue à la mission. Il n'y a que là qu'on en trouve encore ; elle y est très rare, car elle ne pousse que pendant six mois. Pour le moment, c'est l'hiver, ce qui ne nous empêche pas de transpirer, chose excellente, du reste, pour éviter la fièvre. L'hiver à Bagamoyo vaut un fort été belge. C'est un véritable plaisir d'avoir chaud toute la journée et surtout toute l'année. Les nuits ne sont pas aussi froides qu'on veut bien le dire. Le soir, il fait bon. Néanmoins, on prend beaucoup de précautions.

Le capitaine Jacques nous a quittés deux fois pour plusieurs jours. Il a dû se rendre à Dai-es-Salam, chez le gouverneur, ensuite à Zanzibar. Une dépêche de l'empereur d'Allemagne est arrivée donnant l'ordre aux autorités de Bagamoyo de nous faire donner, le plus tôt possible, autant de porteurs et de soldats que nous le désirons, et de rendre tous les services possibles à l'expédition antiesclavagiste belge. Les Allemands bisquent, car ils préparaient en ce moment plusieurs expéditions, et voilà que nous passons avant eux ! Une de ces expéditions, qui doit compter 6000 porteurs, se disposait à nous devancer, mais ne pourra quitter avant le mois de décembre.

Bagamoyo. — Bagamoyo est une ville plus jolie que Zanzibar, et presque aussi grande. Elle renferme deux quartiers : le quartier indien et le quartier indigène ou nègre. La végétation y est magnifique ; les poulets, comme dans toute l'Afrique, sont abondants. Ils valent à peu près 40 centimes ou 13 pesas, comme l'on compte ici. Le pesa vaut 3 centimes ; la roupie, 64 pesas ou plutôt de 60 à 64, car le cours varie. Ordinairement la roupie vaut 1 fr. 80.

De notre quartier, nous avons vue sur la mer et sur tous les points de la ville. En ce moment, nous sommes donc en villégiature. Pour la route, nous avons chacun un filtre, et l'on ne fera halte que dans les endroits où l'eau est abondante. Pour la faim, on a des vivres en con-

séquence, et, du reste, la chasse suppléera à nos provisions.....

Ici, pour quelques jours, se terminera mon journal, car cette vie d'attente du départ est monotone et n'apporte rien de nouveau.

Je vous embrasse tous de tout cœur, et vous souhaite à tous une aussi bonne santé que la mienne. Dieu soit béni !

ALEXIS.

VIII^e LETTRE (1).

MES CHERS PARENTS,

JE vais continuer le journal que j'ai commencé et raconter l'emploi du temps journallement, sans grands détails, car les occupations consistent invariablement à déballer et à remballer. Je dirai seulement ce qu'il peut y avoir de saillant chaque jour, jusqu'à notre départ.

Vendredi, 26 juin. — Visite du marquis de Bonchamps, membre de l'expédition Stairs au Katanga. Ces trois derniers jours, j'ai ressenti un peu de fièvre.

Samedi, 27 juin. — Rien de particulier, je suis resté à la maison.

Dimanche, 28 juin. — Visite de trois membres de l'expédition Stairs (2) : un français, le marquis de Bonchamps, un anglais, le docteur Moloney, et le capitaine belge Bodson, qui déjà s'est trouvé au Congo avec le capitaine Jacques. Ces messieurs dînent avec nous. On ne s'aperçoit pas assez du dimanche, et bien souvent on ignore à quelle date on se trouve.

Lundi, 29 juin. — Je suis tout à fait remis de la fièvre, et l'appétit est revenu de plus belle. Il ne fait pas

1. Déposée à Mpouapoua, le 8 août ; arrivée à Namur, le 19 septembre.

2. Le capitaine anglais Stairs fut l'un des plus courageux compagnons de Stanley dans son voyage à la recherche d'Emin Pacha ; il a fait l'ascension du Ruwenzori jusqu'à 3500 m. d'altitude. La société commerciale belge du Katanga le mit à la tête d'une expédition qui, partie de Zanzibar, arriva promptement chez le roi Msiri, aux sources du Congo. Là, le capitaine Bodson fut tué, et plus tard Stairs mourut à son retour sur le bas Zambèze.

trop chaud. Depuis plusieurs jours, on prépare sérieusement les charges pour notre caravane, qui se mettra en route au commencement du mois prochain, donc dans quelques jours.

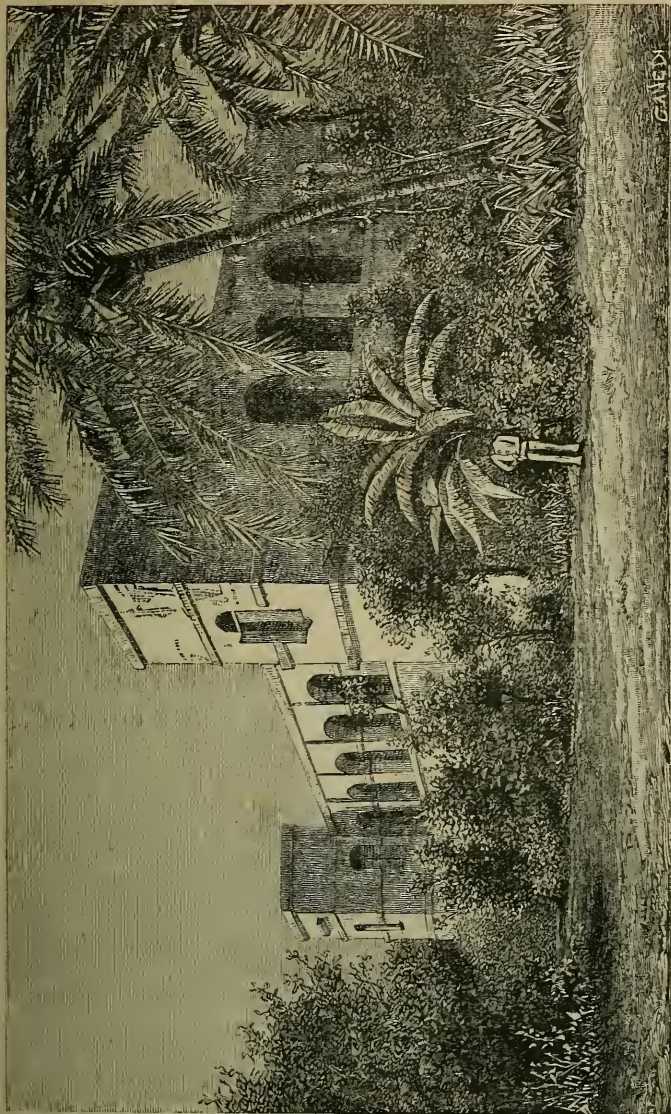
Mardi, 30 juin. — Le capitaine a acheté aujourd'hui un âne pour chacun de nous, mais je crois que je ne m'en servirai pas souvent, sauf pour le passage d'un marais ou d'une petite rivière.

Mercredi, 1^{er} juillet. — J'ai reçu aujourd'hui plusieurs lettres des camarades, qui m'ont fait grand plaisir. Je les ai relues plusieurs fois, en me remémorant les hauts faits de notre jeunesse...

Jeudi, 2 juillet. — Je vous ai déjà parlé de la ville de **Bagamoyo**. Je vais aujourd'hui achever de la décrire. Je crois avoir dit que c'est une ville de 20 à 30,000 âmes, comprenant indiens, arabes et indigènes. La ville possède deux marchés : marché à la viande et aux fruits, et marché aux poissons. Tous deux sont tenus par les indigènes. On y trouve de la viande convenable à un robo ou 90 c. les 3 ou 4 kg., des œufs à 4 pesas ou 12 c. la douzaine, des poulets à 30 ou 40 centimes.

Les arabes circulent en ville avec de beaux sabres et de magnifiques poignards ciselés. Ils ont tous la démarche fière, il semble que la ville de Bagamoyo leur appartienne ; mais au Tanganika, nous leur dirons un mot. Il paraît que là, ils sont flatteurs et se font petits. Le matin, le clairon du fort allemand sonne le réveil, et le soir, la retraite, c'est-à-dire que la ville est menée militairement par les Allemands. A partir de neuf heures du soir, plus personne dans les rues, sauf les étrangers, et ceux qui sont pris, sont passibles d'une amende ou de coups de bâtons. Les habitants doivent éclairer toute la nuit leur habitation.

Il y a toujours quantité de prisonniers au poste de police, qui se trouve au rez-de-chaussée de la maison que nous occupons ; ils sont tous enchaînés deux à deux, au moyen d'anneaux en fer leur passant au cou, et toute la journée, ils travaillent la terre et transportent les pierres



BAGAMOYO. — Habitation des missionnaires du Saint-Esprit.

Vendredi, 3 juillet. — Continué les préparatifs de départ. Je serai content d'être en route pour le Tanganika. Tous les jours, on reçoit une forte pluie d'orage vers deux ou trois heures : c'est la fin de la *massica* ou période des pluies, qui dure pendant les mois de mars, avril et mai ; elle est donc en retard cette année.

Le soir, nous avons reçu les adieux des membres de l'expédition du Katanga. Mais malgré le retard de notre départ, nous les retrouverons à Mpouapoua.

Samedi, 4 juillet. — Le capitaine Jacques est encore parti ce matin pour Zanzibar, pour acheter différentes choses. Il nous rapportera un havresac pour la route, afin d'y mettre tous les objets qui doivent toujours être sous la main, et qui sera porté par un de nos *boys*.

Tippo-Tip est arrivé à une heure après-midi avec une nombreuse caravane. Il apporte beaucoup de défenses d'éléphants, dont la valeur devrait rentrer dans les caisses de l'État Indépendant du Congo ; car Tippo-Tip, vali ou gouverneur des Stanley-Falls, est un de ses agents. J'ai remarqué deux tigres dans la caravane.

Dimanche, 5 juillet. — Je suis allé à la messe à la mission avec le camarade Renier. A la bonne heure ; cela nous rappelle la patrie absente et nos habitudes chrétiennes. A quoi serviraient nos efforts d'anti-esclavagistes, si nous oublions de mériter le secours du Ciel en rendant à Dieu nos devoirs de bons catholiques !

Après la messe, nous avons déjeuné avec les Pères Blancs. Ensuite, je suis allé avec Renier essayer mon fusil Winchester, pouvant contenir 9 cartouches. Il marche très bien et donne très juste : à 200 mètres, j'ai tiré 15 cartouches, et chaque balle atteignait toujours son but, qui était le pied d'un arbre ; je suis donc sûr de toucher un homme chaque fois que l'occasion s'en présentera avec une seule cartouche.

L'après-midi, je suis allé à la chasse avec Renier ; j'ai tiré quelques tourterelles. Nous avons pris nos ânes pour les essayer, et en mettant le mien au galop, comme la selle n'était pas bien serrée, j'ai roulé deux fois dans les herbes, mais sans me faire aucun mal.

Lundi, 6 juillet. — Rien de particulier. Température toujours bonne : 25° à la maison ; c'est donc supportable, mais on transpire beaucoup, ce qui est un préservatif contre la fièvre.

Mardi, 7 juillet. — La journée se passe comme les autres. J'ai remarqué qu'à la police, on donnait une prime de 3 pesas ou 9 centimes à ceux qui amenaient un voleur. Le capitaine est rentré le soir à 10 heures, nous rapportant à chacun un havresac et une grande gourde.

Mercredi, 8 juillet. — On est sur le point de partir. Le départ aura lieu le 10 juillet, je crois ; tant mieux, car il me tarde d'être en route. L'après-midi, nous avons reçu la visite de Tippo-Tip et de deux personnages de sa suite, dont son lieutenant, nommé Bab-Mahommed, qui est un arabe de la pire espèce

Ce jour, j'ai reçu votre lettre qui m'a comblé de joie. A plus tard la réponse.

Jeudi, 9 juillet. — Le départ est fixé à demain. Tous les Askaris ou soldats sont choisis, et tous les porteurs ont reçu leurs charges. Ceux-ci sont au nombre de 440, mais comme ils emmènent leurs familles avec eux, la caravane compte plus de 1400 membres.

Vendredi, 10 juillet. — La caravane est campée en dehors de la ville à l'endroit appelé Tchem-Tchem. Nos tentes sont dressées. Très curieux l'aspect du camp : un vrai bivouac. Les porteurs et les Askaris ont vite fait de se construire un abri avec des branchages de palmier ou du foin, ou une simple toile nommée *méricani*. Nous logeons encore ce soir à Bagamoyo, mais demain ce sera sous la tente.

Je suis toujours content et j'attends avec impatience le moment du départ.

Samedi, 11 juillet. — La matinée s'est passée aux derniers préparatifs du départ. Le déjeuner à midi a été très curieux : plus de table ni de chaises, les nôtres étant déjà au camp. On mangeait assis sur des caisses. C'était comme un déménagement. L'après-midi, je suis allé au

camp faire préparer mon lit et arranger le moustiquaire. Le soir, nous y avons dîné pour la première fois, ensuite on a fait de la musique toute la soirée.

Dimanche, 12 juillet. — J'ai passé toute la journée au camp. On est déjà habitué à cette vie de campagne ; inutile de *redire que tout cela me va.*

Le paysage du Tchem-Tchem est magnifique et tout à fait local. On se trouve dans un grand bois de palmiers, et je vous assure que c'est joli. Le soir, grand dîner à l'occasion du départ fixé à demain.

Bagamoyo, lundi, 13 juillet (1). **Départ pour l'intérieur.** — Le réveil sonne à quatre heures et demie. A cinq heures je suis sur pied, prêt à partir. Après avoir fait ma prière et pris une tasse de café, on se met en marche ; il est sept heures et demie.

En route donc pour le continent mystérieux !

Le pays, jusqu'au fleuve Kingani, est fort marécageux. On traverse six ou sept marais, ou plutôt des bourniers. A neuf heures cinq minutes, on arrive en face de la rivière, que nous traversons au moyen d'un bac assez petit.

Nous campons à *Mtoni*, situé à une demi-heure du fleuve. En arrivant au camp, les tentes sont déjà dressées ; car un adjoint, M. Renier, faisant partie de la tête de la caravane, s'occupe de tous ces détails. En caravane, on marche tous l'un après l'autre et assez lentement.

J'oubliais de dire que, dans les marais, j'ai voulu monter l'âne, et cela allait très bien à quelques endroits où la boue est insignifiante ; mais arrivé sur un point où elle était plus profonde, la bête n'a plus su avancer au milieu du marais, ayant de la boue jusqu'au ventre. Par suite de l'arrêt subit de ma monture, je me vois

1. Le voyageur donne ici le tableau des 64 étapes à parcourir, savoir :

21 de Bagamoyo à Mpouapoua, 28 de Mpouapoua à Tabora et 15 de Tabora à Karéma. Toutefois de Tabora on obliquera au S.-O. vers Karéma, sur le grand lac. C'est donc 64 étapes variables de 3 heures à 7 heures de marche, selon les éloignements des sources qu'il faudra atteindre. Mais comme on doit compter sur l'imprévu et les fatigues qui forcent souvent à faire un séjour plus ou moins prolongé dans certaines stations, c'est deux à trois mois qu'il faut pour gagner le Tanganika.

projeté à droite dans la mare, mais heureusement je me jette dans les herbes, à gauche, là où il n'y avait qu'un demi-mètre de boue. J'étais arrangé de la belle façon, comme vous devez le concevoir. Riez si vous voulez.

Renier a eu une autre farce, dans ce marais ; il est tout à fait tombé dans la boue et en a eu jusque la ceinture. — Quant à mon âne, les soldats ont dû le porter hors de là, et je vous assure qu'il était propre : la tête jusqu'au cou avait aussi trempé dans la boue.

Le poste allemand, pour le passage du fleuve, est commandé par M. Bhandorff, qui a l'air malheureux. Il a déjeuné chez nous à Mtoni, et il semblait que depuis longtemps il n'avait assisté à pareille fête.

Pendant l'absence de M. Bhandorff, le passeur a frappé nos *pagazis* ou porteurs, qui, effrayés, ont fait chavirer la barque, et voilà toutes les charges à l'eau, au nombre d'une dizaine. On a pu en repêcher une partie, mais nous perdons à cet accident deux ou trois charges et deux fusils. On demande des secours à Bagamoyo, lesquels n'arriveront probablement que demain ; force nous sera donc de rester à Mtoni.

Mardi, 14 juillet. — Nous rencontrons les excellents Pères du Saint-Esprit qui, de Zanzibar, vont, sous la conduite de Monseigneur de Courmont, faire une tournée près des missions de l'intérieur ; ils n'ont que 14 porteurs. Nous déjeunons avec eux, et leur conversation pieuse et gaie nous fait passer quelques heures bien agréables. J'étais heureux de me retrouver avec ces courageux prêtres ; eux, bien plus que nous encore, exposent leur vie et leur santé pour une cause glorieuse, la conversion des pauvres nègres à la religion, qui seule peut donner le bonheur en ce monde et en l'autre.

Mercredi, 15 juillet. — Le départ était fixé pour cinq heures, mais on ne part qu'à six. Le capitaine va chercher le restant des porteurs. Nous voilà de nouveau en route, et vers neuf heures nous arrivons à M' Bikiro. Une demi-heure après, le capitaine arrive au camp avec les retardataires. Renier a fait l'avant-garde. Docquier et

moi, l'arrière-garde. L'après-midi je suis allé à la chasse, ce qui m'a bien diverti.

Température : 5 h. $\frac{1}{2}$ matin, $15^{\circ} \frac{1}{2}$; — 2 h. après-midi, 31° ; — 8 h. soir, 20° ,

Jeudi, 16 juillet. — On part pour Mbikili. Le village se trouve à une demi-lieue de la route : je dis route, mais en réalité ces chemins ne sont que de petits sentiers, ou *py sintes*, comme on dit à Namur. Nous arrivons tous fatigués à une heure après-midi ; les porteurs, refusant de marcher aussi vite que nous, campent à deux lieues de notre camp. Docquier forme l'arrière-garde, le commandant, Renier et moi, l'avant-garde. Près du campement, on trouve beaucoup d'eau, et de la bonne encore.

Vendredi, 17 juillet. — Après avoir attendu en vain nos porteurs, nous partons à sept heures pour Msoua, où nous arrivons à deux heures après-midi, après une marche fatigante à travers la forêt. Les porteurs sont encore en arrière.

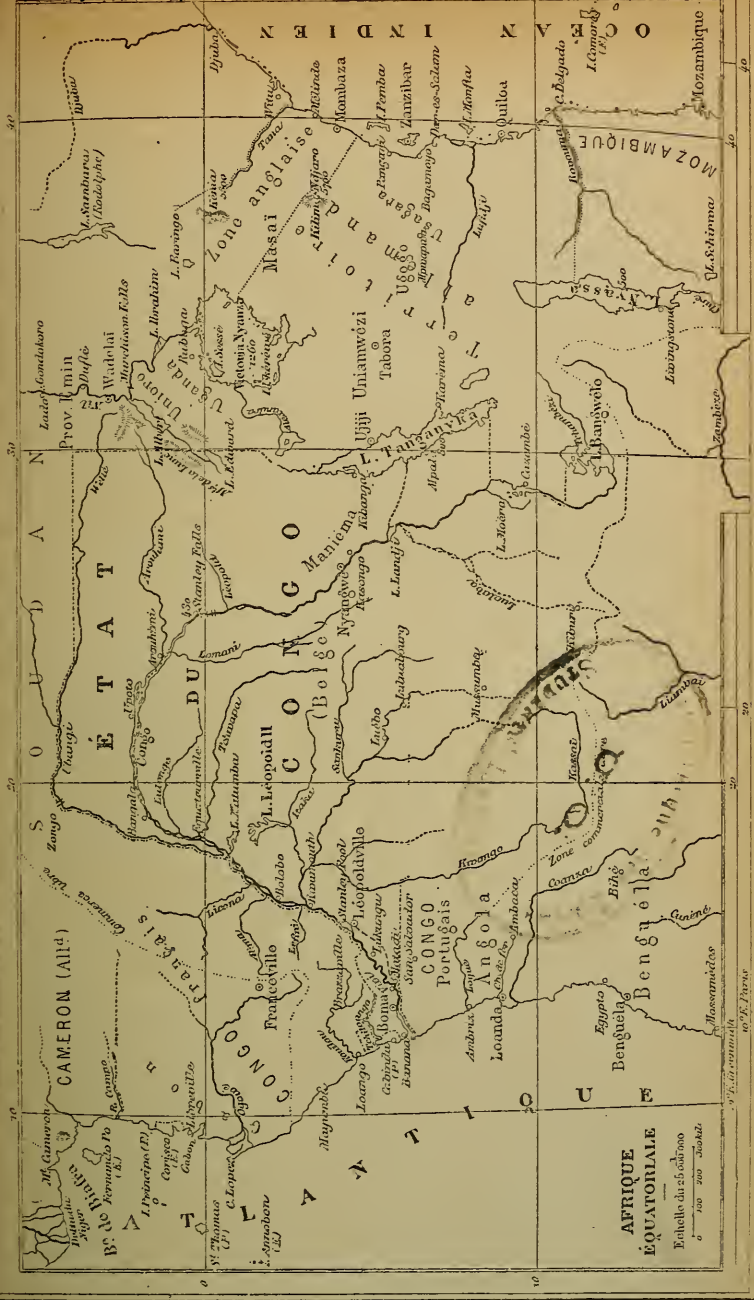
— *Samedi, 18 juillet.* — A Msoua, les porteurs ne sont pas encore arrivés. On doit y rester pour les attendre ; il paraît qu'une dizaine se sont déjà enfuis.

Les chefs des villages des environs nous apportent en cadeau des poules, des œufs, de la farine de maïs et de mtama et des quantités d'épis de maïs, ce qui est excellent surtout lorsque l'épi est rôti. Le capitaine est ennuyé de ne pas voir arriver les porteurs.

Aujourd'hui, nous avons bu pour la première fois du *pombé*, reçu en cadeau.

Le *pombé* est une sorte de bière faite avec le fruit du palmier ; elle est blanche, très épaisse et peut servir de levain.

Dimanche, 19 juillet. — On reste encore à Msoua, attendant toujours les pagazis. A sept heures et demie, le capitaine me charge d'aller à la recherche du chef de la caravane, resté en arrière avec les porteurs. Je le rencontre à neuf heures et je ne le lâche pas ; je l'emmène aussitôt chez le commandant.



Carte de l'Afrique centrale et du Congo belge. — Route de Bagamoyo au lac Tanganika.

Le pays n'est pas aussi dangereux qu'on veut bien le croire en Europe ; je suis parti seul avec un de mes *boys* et j'ai été aussi tranquille que si j'avais fait une promenade sur le boulevard Léopold. Je n'ai pas encore rencontré d'animaux féroces, c'est regrettable. Il est vrai qu'il y en a, mais ils se tiennent cachés et fuient la présence de l'homme.

Le camp est établi sur une espèce d'éperon entouré d'eau. A la soirée et la nuit, il a plu à torrents, mais les tentes sont imperméables ; donc pas de danger d'être arrosé chez soi. Il y a ici beaucoup d'eau ; du reste, l'on ne campe jamais qu'aux endroits où l'eau est saine et abondante.

Lundi, 20 juillet. — Le départ a lieu à sept heures pour *Kisémo*, où l'on arrive à neuf heures et demie. Le camp est magnifiquement placé sur le versant d'une petite montagne entourée de bois. L'eau est encore ici en abondance. Nous avons reçu la visite de plusieurs chefs, entre autres le Simba Ouza. Ces chefs nous apportent en cadeau une chèvre, un mouton, des œufs, des poules, etc. ; mais en retour on leur donne de l'étoffe et des pagnes.

A cet endroit, les charges restant en arrière ne sont pas encore arrivées, malgré la promesse du chef de la caravane de venir camper tous les jours avec nous, et cela depuis Msoua. Renier est allé chercher quelques porteurs partis avec nous le matin, et qui étaient campés à mi-chemin de *Kisémo*.

Kisémo, mardi, 21 juillet. — Comme les charges ne nous ont pas encore rejoints, le capitaine a décidé de passer cette journée à *Kisémo*, et dès le matin, il part à la recherche du chef de la caravane et des porteurs ; il les amène tous à midi et demi. A partir de ce jour, on a dû user de rigueur envers les petits chefs de la caravane et quelques pagazis et askaris. Le capitaine a rendu justice pour la première fois : plusieurs coupables ont reçu des coups de poings et de la chicotte. Le soir, un porteur se sauve ; les soldats le ramènent au camp et on lui met les menottes

Température à trois heures après-midi : 29 $\frac{1}{2}$ °.

Mercredi, 22 juillet. — On part au grand complet à six heures et demie, et on arrive à *Guéranguéré* à onze heures et demie, après avoir passé à dos d'homme la rivière de Geringiri, laquelle a dix mètres de largeur et à peu près un demi-mètre de profondeur. On s'installe de l'autre côté de la rivière sur un joli petit plateau. On boit l'eau du torrent, qui est excellente.

En arrivant au camp, on trouve toujours pour se rafraîchir du thé chaud que fait préparer Renier, qui se trouve à la tête de la colonne.

Le capitaine forme l'arrière-garde. Docquier et moi, formons le gros de la caravane, mais je me trouve presque toujours avec l'arrière-garde. Notre rôle se borne à faire avancer les porteurs et au besoin les forcer à marcher ; on doit souvent se servir du bâton, car nous sommes décidés à faire loger nos porteurs (et nous saurons les pousser) chaque soir à notre campement, sinon ils traîneraient comme des fainéants.

On a commencé ce soir à placer quelques sentinelles ; mais cela n'est pas nécessaire : le pays est tranquille ; la végétation est magnifique, toujours abondante. On traverse çà et là des roseaux ou plutôt des forêts de roseaux de trois à quatre mètres de hauteur.

La santé et l'appétit sont toujours excellents. J'ai pris un bon bain de rivière.

Jeudi, 23 juillet. — Le départ s'est effectué à six heures et demie pour Janguéjangué, où l'on arrive à onze heures et quart. Toujours la même besogne en route : presser les *pagazis* ou porteurs. Le paysage est de plus en plus joli, on traverse de grands bois et des forêts. La route a été assez fatigante, car on n'a fait que gravir des montagnes et en descendre, et le sol était couvert de pierres. A un endroit, on a aperçu deux montagnes faisant partie d'une chaîne dont le sommet paraissait être dans les nuages. Nous les verrons de près probablement demain, car nous marchons dans cette direction.

L'eau n'est pas très bonne ici ; aussi on ne la boit que bouillie.

Mikessé, vendredi, 24 juillet. — Nous avons quitté Janguéjangué à cinq heures quarante-cinq pour nous rendre à Mikessé, où nous sommes arrivés à dix heures du matin. La marche a été pénible, car on a encore gravi nombre de montagnes que naturellement il a fallu redescendre. Nous traversons plusieurs petites chaînes de montagnes. Le camp est bien établi. L'eau est abondante, mais elle laisse une âcreté sur la langue. Demain, nous ferons une bonne marche de six heures, en marchant d'un bon pas ; mais comme je fais partie du gros de la caravane, il me faudra sept ou huit heures pour faire le trajet.

L'endroit où nous sommes campés est magnifique ; on est entouré de bois et de beaux champs de mtama. Le mtama atteint ici trois et quatre mètres de hauteur.

Samedi, 25 juillet. — Départ de Mikessé à 5 heures du matin pour arriver à Simbabouéné à 11 heures du matin. Ce dernier endroit est superbe ; on se trouve au pied de la grande chaîne de montagnes dont je parlais avant-hier et dont le sommet se trouve réellement dans les nuages. C'est une véritable Suisse, sauf que les chalets sont remplacés par des huttes. Le camp est établi à hauteur du village gouverné par une femme, nommée Simba. L'après-midi, nous avons été visiter le village et nous avons pu voir la Reine, qui est une grande et forte femme, mais assez âgée ; elle a bel air. On est venu nous offrir, comme échantillon, du caoutchouc retiré d'un arbre, que l'on trouve en grande quantité à cet endroit. Quel pays magnifique ! On ne peut se lasser d'admirer les sommets des montagnes, dont l'aspect change à chaque instant. La nuit, on a eu du grand vent.

Morogoro, dimanche, 26 juillet. — Je suis parti de Simbabouéné à sept heures et demie du matin, et à onze heures et demie j'arrivais à *Morogoro*. Même paysage qu'à Simbabouéné. Le village est administré par le roi Kingo, frère de la reine Simba, lequel nous a fait plusieurs cadeaux.

L'après-midi, je suis parti avec Renier chercher le commandant, qui était allé dîner à la *mission du Saint-*

Esprit, dirigée par un seul Père, nommé Horner, et un Frère. Leurs magnifiques installations sont situées sur le versant d'une grande montagne presque inaccessible, et dont il faut, paraît-il, plus d'une journée pour atteindre le sommet. Comme on ne trouvera pas de vivres d'ici à plusieurs jours, le capitaine a décidé de ne lever le camp qu'après demain. L'eau est ici excellente; on la tire d'une rivière.

Lundi, 27 juillet. — Toute la matinée, on a fait de la musique. Le matin, le roi Kingo est venu nous faire visite. L'après-midi, je suis resté au camp, les camarades étant allés à la mission. J'ai passé le temps à prendre la température, que voici, aux différentes heures du jour :

Sept heures du matin, 17° ; neuf heures et demie, 24° ; onze heures et demie, 27° ; deux heures après-midi, 29° ; trois heures, 29° ; cinq heures soir, 25 ; six heures, $23\frac{1}{2}$; huit heures quarante-cinq, $21\frac{1}{2}^{\circ}$ centigrades.

Mardi, 28 juillet. — Le départ de *Morogoro* s'est effectué à six heures quinze pour arriver à trois heures à Kingodago. Toujours le pays est beau et fertile en plantations de mtama.

Peu après notre arrivée, nous avons reçu la visite d'un Kingo, frère du roi de Morogoro, et de deux arabes, dont la caravane, campée à peu de distance de notre camp, se rend à Bagamoyo et à Zanzibar : ils se nomment Amoul bed Salem et Achid bed Salem et habitent Oudjiji.

Ils ont promis de venir nous dire bonjour dès leur retour à Oudjiji, qui aura lieu d'ici quelques mois. Le commandant a fait cadeau, à Kingo, d'une bouteille de champagne et d'une bougie, que celui-ci avait demandée; le champagne lui a surtout fait plaisir. Demain, nous comptons partir de bonne heure pour passer le fleuve *Makata* et, après quelques heures de repos, repartir à trois heures après-midi, pour traverser une partie du pori ou désert, de manière à n'avoir, le lendemain, qu'une marche de quatre heures jusque Combaringa.

Mercredi, 29 juillet. — Je quittais *Kingodago* à six heures un quart, la caravane ayant déjà levé le camp à

quatre heures, et je me trouvais en face du fleuve Makata à onze heures.

J'y trouvai encore quelques bonnes centaines de porteurs qui attendaient de pouvoir traverser le fleuve, assez profond et dont le courant est assez rapide. Le passage s'effectuait sur un méchant pont formé d'arbres, et sur lequel on n'a pas le pied sûr en traversant ; mais enfin on est en Afrique. Les hommes ne devaient y passer qu'à la file et très lentement, mais ils auraient voulu tous passer en même temps. A deux heures, il restait encore beaucoup de monde à faire la traversée, et le commandant me fit appeler pour déjeuner. Il était trois heures et demie lorsque tous les porteurs se sont trouvés au camp ; il a fallu remettre le départ à demain de très bonne heure, et loger près de la Makata. On se trouve maintenant dans la véritable Afrique, et c'est à partir de ce jour qu'on va pouvoir rencontrer des bêtes féroces ; il paraît que la nuit nous entendrons les hyènes aux environs du camp. En tous cas, je me confie en la bonne Providence et me prépare à bien dormir : il est neuf heures.

Dans la matinée, j'ai vu une centaine de grands singes ; nous en avons tué un, mais sans pouvoir l'emporter.

Jeudi, 30 juillet. — Quitté la Makata à six heures et demie. Le pori n'est pas si terrible qu'on le disait. En route on rencontre même de l'eau, et ce désert est bien fourni en arbres et en herbes. Mais la route était fatigante, car on marchait dans des marais desséchés. J'ai passé à côté du village de Combaringa où nous croyions camper hier, et tous les habitants avaient abandonné le village à l'approche de la caravane. Ensuite on a continué la route vers Farahni, où je suis arrivé à trois heures après-midi seulement ; car je marchais avec Renier à l'arrière-garde, et celle-ci arrive toujours deux ou trois heures après la tête de la caravane. On a campé à Kimmamba, qui est un beau village composé de huttes rondes avec étages.

Vendredi, 31 juillet. — Je suis parti à six heures dix minutes, et cette fois à l'avant-garde, pour arriver



Convoi d'esclaves nègres conduit par les Arabes et arrivant à la Côte orientale (Afrique).

à *Kilossa* à neuf heures du matin. J'aurais dû camper à *Condoa*, mais, par erreur, je suis allé une demi-heure plus loin ; ce sera autant de fait pour demain. Le commandant s'est rendu de *Kimmamba* à la mission de *Loulonga*, des *Pères du Saint-Esprit*, et ne viendra au camp que demain matin. Je suis resté de garde au camp l'après-midi, les camarades Renier et Docquier étant allés déjeuner à la mission ; mais demain j'irai chercher le commandant et les Pères, qui viendront déjeuner avec nous. Les camarades sont rentrés au camp à huit heures soir, rapportant des cigares des Pères, cadeau très apprécié. L'après-midi, j'ai fait mettre deux porteurs aux fers parce qu'ils avaient volé.

Samedi, 1^{er} août. — Le matin à huit heures, je suis sorti pour aller à la mission, où j'ai déjeuné. Cette mission est à une heure et demie du camp ; elle est située sur le versant d'une montagne formant un beau plateau ; bien installée, elle est administrée par deux Pères et un Frère. Il ne leur manque rien, car ils tirent leur nourriture de leurs plantations ; ils font même du pain blanc d'Europe, ce qui est maintenant pour nous une friandise, nous qui n'avons plus mangé de pain frais depuis *Bagamoyo*. Les Pères nous ont fait cadeau, pour la route, de pain et de légumes, tels que choux blancs, salades, oignons, etc.

A dix heures, nous nous sommes remis en chemin vers le camp, et, en arrivant à douze heures et demie, nous avons dîné chez les Pères revenus avec nous. Demain, c'est *la fête du commandant* ; nous la lui avons donc souhaitée aujourd'hui et, pour la circonstance, nous lui avons offert un beau bouquet de fleurs, qui ne sont pas rares en Afrique ; on avait orné le devant de sa tente de bananiers couverts de fleurs. Le menu du déjeuner a été princier : on a mangé et bu de bon appétit. On a donné du *pombé* aux soldats. Cette petite fête a été très réussie et s'est terminée par de la musique. Le commandant est retourné le soir avec les Pères à la mission et y a encore logé. Il nous retrouvera demain à *Moumim Sagara*.